

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 37

Artikel: Comment lisent les dames
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

arrivait à son comble; tous ne songeaient plus qu'à marcher en avant... on sentait que Sébastopol était à nous.

Les divisions Dulac et de la Motte-Rouge n'avaient pas manœuvrés moins vaillamment et moins habilement que celle de Mac-Mahon; entraînées par leurs chefs, dans un de ces élans superbes qui renversent tous les obstacles, elles s'étaient emparées du petit redan de Carénage et de la courtine, poussant même jusqu'à la seconde enceinte.

Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués; le génie, qui avait marché avec les colonnes d'assaut, était déjà à l'œuvre, comblant les fossés, ouvrant des passages, jetant des ponts; la seconde brigade du général Mac-Mahon s'avancait rapidement pour le renforcer dans Malakoff; le général Bosquet, malheureusement frappé d'un éclat de bombe au côté droit, venait d'abandonner le commandement au général Dulac, que secondait parfaitement le général de Cisse, chef d'état-major du deuxième corps. Solidement installés dans toutes nos positions, nous pouvions marcher en avant.

Le général Pélissier, fit alors le signal convenu avec le général Simpson pour l'attaque du grand redan, que devait suivre un peu plus tard l'attaque de la ville; après des efforts inouïs, les Anglais furent repoussés avec des pertes énormes; nos attaques contre le bastion central n'eurent pas un succès plus heureux; nous restions maîtres de la tour de Malakoff, mais la possession nons en était vivement disputée. Pendant près de cinq heures, les Russes redoublèrent d'efforts pour reconquérir cette position, qui était pour eux le point capital; heureusement, Mac-Mahon ayant reçu successivement, pour résister à ces combats incessants, la brigade Vinoy, les zouaves de la garde, la réserve du général Vimphen, une partie des voltigeurs de la garde, put tenir partout tête à l'ennemi. Une dernière fois, un peu avant cinq heures du soir, les Russes voulurent faire une tentative désespérée; formés en colonnes profondes, ils assaillirent par trois fois la gorge de l'ouvrage et par trois fois furent obligés de se retirer avec des pertes énormes.

Après cette dernière lutte, l'ennemi parut décidé à abandonner la partie, et ses batteries seules continuèrent à nous envoyer jusqu'à la nuit quelques projectiles qui ne nous firent pas beaucoup de mal.

Le général en chef s'occupa alors de prendre des dispositions pour s'établir solidement sur la position conquise, et repousser de nouvelles attaques pendant la nuit, mais il s'aperçut bientôt que tout cela était inutile, car l'ennemi évacuait la ville. De longues files de troupes et de bagages défilant sur le pont en se rendant sur la rive Nord lui en avaient donné le pressentiment, des incendies, sur divers points, achevèrent de lever ses doutes... Il eut voulu alors pousser en avant, gagner le pont, fermer la retraite aux Russes... mais les magasins à poudre et divers établissements sautaient de tous côtés et auraient détruit nos hommes en détail; il fallut rester en position en attendant le jour.

(La fin au prochain numéro.)

On larro robâ.

On larro que robê, cein sè vâi ti lê dzo; on larro que sè laissè robâ, cein arrevè cauquiès iadzo; mâ on larro que sè robê li-mêmo et que sè tràvè ein perda, cein est tant râ que vé vo contâ coumeint cein est arrevâ.

Tapotton, on petit pâyân dè per tsi no, etàî à cor d'ardzeint et dè fein, et après ein avâi dévezâ avoué sa fenna, décidâ dè menâ à la fâirè iena dè sè duè vatsès, onna dzaille quel'avâi du lâoton.

— Tâtse d'ein teri cein que le no z'a cotâ, lâi fâ sa fenna âo momeint iô modâ po la fâirè; tins bon!

La vatse lâo z'avâi rapportâ se n'eintretin, et coumeint l'etàî prâo galéza bête, m'einlêvâi se Tapotton n'ein reterâ pas 15 pices dè plie que ne l'avâi atsetâie.

Tot conteint, Tapotton avâi couâite d'apportâ ellia bouna novalla à sa pernetta; mâ trovâ dâi z'amis et nerabordâ à l'hotô què dévâi lo né. Sa fenna coudi bin fêrè on pou la potta et bramâ dè cein que l'etàî tardi; mâ quand se n'hommo lâi eut montrâ et bailli la renaille, gonclia coumeint onna pétublia, et que y'avâi 15 pices dè bon, le fut tot lo drâi dè bouna, et âovrit lo gardaroba po lâi reduirè la borsa.

— Oh! atteinds-tè vâi! fâ Tapotton. Dévânt dè la reduirè baille-mè vâi dou francs. Y'é rendez-vous avoué lo syndiquo, à la pinta, et quand on a gagni onna bouna dzornâ, on pâo bin s'accordâ oquiè.

La Fanchette ve que ne faillâi pas refusâ et lâi baillè dou francs que met dein son porta-mounia et tracè po la peinta sein sè retzandzi. La pinta etàî pleinna dè dzeins dâo veladzo et dâo défrou, que revegnont dè la fâirè. Tapotton s'achetâ à n'on bet dè trabilia decoutè dâi marchands d'affêrès ein bou que roudont lê fâirès et qu'êtient ovoué on gaillâ que menâvè on sindzo.

Tapotton, qu'etàî dza on petit bocon allumâ, sè met à bragâ que l'avâi gagni 15 picès ein veindeint sa vatse et desâi ein sè fâiseint su la cousse: « Revigno dè la fâirè avoué lo bosson garni! » Faut derè que quand l'avâi trinquottâ, l'avâi onna niaffe et onna bragâ dâo tonaire.

A focce bâirè pè lo cabaret, la borsa sè retreint; mâ cein n'arrevâ pas à Tapotton ellia né quie, kâ quand vollie pâyî se n'écot et que pre lo porta-mounia dein sa catsetta, mè bombardâi se ne trovâ pas 32 francs dedein.

— Mâ que dâo diablo cein vâo-te-derè, se fe! y'avé dou francs ein vegneint ice, et ora y'ein é treinte-dou!

Nion, ne lâi compregnâi rein; mâ ein vouâiteint cè porta-mounia, ye ve que n'etàî pas lo sin; a quoui etàî-te don? On a su, ein après, que ion dè cliâo roudèu dè fâirè, qu'etàî à coté dè

Tapotton et que l'avâi oîu bragâ que l'avâi lo bosson garni, lâi avâi robâ son porta-mounia que crâyâi pliein dè napoléons, et que lâi avâi met lo sin à la pliace po que Tapotton cheintè que l'ein avâi adé ion, se per hazâ fourrâvè sa man dein sa catsetta, et quand Tapotton a z'u decouvai que l'avâi treinta francs dè plie que dein lo sin, lo larro, qu'etàî adé quie, n'a pas ouzâ reclliamâ, mâ l'a tant mé du djurâ ein dedein.

Comment lisent les dames. — Le célèbre critique Sarcey, dont nombre de journaux publient chaque semaine les spirituelles chroniques, reçoit sans cesse des tas de livres envoyés par les éditeurs ou les auteurs sollicitant un compte-rendu. Il va sans dire qu'il ne lui est guère possible de les lire tous, pas même de les parcourir; car il nous raconte en ces termes la manière dont il s'y prend pour se mettre en mesure d'apprécier toutes ces publications.

« Je ne parviens à lire moi-même plus de trois ou quatre volumes par semaine; mais j'ai un système pour les romans nouveaux. Je ne le donne pas pour infaillible; il m'a réussi quelquefois. Je connais nombre de femmes qui sont de grandes liseuses de romans, et surtout de romans nouveaux. Je mets ma bibliothèque à leur disposition et les leur prête aussitôt arrivés, à cette seule condition qu'elles me diront si ça les a amusées et si c'est la peine que je les lise.

» Il va sans dire que je connais les personnes à qui je confie ce soin. Il y a telle d'entre elles qui me rapporte le volume, me disant avec admiration: C'est charmant!... lisez sur ma parole.... » Ça me suffit; je ne l'ouvrirai même pas, persuadé qu'un roman qui l'amuse ne saurait avoir aucun intérêt pour moi. Si elle me dit au contraire: « On n'y comprend rien, c'est ennuyeux comme la pluie, » je mets le volume de côté: il doit y avoir quelque chose là-dedans.

» Je sais d'autres de mes liseuses qui ont du goût et de l'esprit; je tiens grand compte de leurs indications, et quand elles me disent, me rapportant un paquet de livres: « Vous savez, il n'y a rien pour vous, là-dedans », c'est comme si le notaire y avait passé. Je jette la sonde autre part. »

M. Paul Ginisty, qui publie régulièrement chaque semaine une spirituelle chronique dans le *XIX^e Siècle*, raconte dans les termes les plus amusants, l'aventure arrivée à un jeune réserviste français, actuellement aux grandes manœuvres. Les hommes de sa compagnie, éreintés de la marche de la veille, dorment sur la paille dans une grange. Mais Raoul — c'est le nom du jeune soldat — qui est habitué aux douceurs de la